

L'adaptation des prêchers d'exemples européens dans la langue nahuatl (Mexique, XVII-XVIII^e siècles)

Danièle DEHOUE

CNRS/Paris X, Nanterre, France

Au XVI^e siècle, époque de la découverte des langues et des peuples d'Amérique moyenne, circulait en Europe une littérature exemplaire faite de courts récits comportant une morale. Ceux-ci étaient très hétérogènes et seul les rassemblait leur caractère édifiant. Ainsi les fables d'Esopé, qui mettent en scène des hommes et des animaux dont le comportement donne lieu à un commentaire critique, furent-elles publiées au XV^e siècle dans deux éditions différentes à Milan et à Ulm, avant d'être traduites dans différents pays, dont l'Espagne¹. Dans un tout autre registre, les *exempla* représentèrent un volet de la littérature exemplaire spécialement destiné aux prêches. L'*exemplum* est en effet un récit édifiant dont l'essor date des XII^e et XIII^e siècles lorsque, dans le cadre du renouvellement de la prédication, les ordres mendiants prirent l'habitude d'insérer dans leurs sermons, pour convaincre leur auditoire, de brèves histoires données comme véridiques dont était tirée une leçon salutaire. Les XV^e et XVI^e siècles virent se multiplier les compilations d'*exempla*, en latin puis en langues vulgaires, dans lesquelles les prédicateurs puisaient à loisir en utilisant les index établis suivant l'ordre alphabétique des récits ou des morales.

La littérature d'*exempla* finit par devenir un fourre-tout où se côtoyaient pêle-mêle des faits tirés de l'histoire romaine, de vieux récits exemplaires de saint Augustin ou Grégoire le Grand, des histoires issues des hagiographies, ou encore des exemples récents recueillis par les Jésuites lors de leurs missions évangélisatrices du XVI^e siècle en Europe ou dans le reste du monde. Ainsi, pour prouver par exemple qu'il ne fallait pas dissimuler un péché à son confesseur, le prédicateur avait-il le choix de ses sources. De la chronique de saint François d'Assise, il pouvait extraire l'histoire de cette femme qui se confessa un jour à des franciscains de passage, et cacha un adultère incestueux commis jadis avec un cousin. Ce péché dissimulé apparut aux yeux de l'un des moines sous forme d'un dragon hideux qui se montrait au bord de ses lèvres puis rentrait dans sa bouche. Quelques jours plus tard, la femme mourut et leur apparut damnée. Le prédicateur pouvait tout aussi bien parler de cette indienne chiriguana de Santa Cruz de la Sierra, au Pérou, contée par des Jésuites en 1590. Morte à la suite d'une mauvaise confession, celle-ci revint hanter les Indiens et les Espagnols de la maison, mêlant dans un même récit les croyances tupi et européennes sur les morts.

¹ Gunter VOLLMER : "Esopo para mexicanos o el intento de enseñar a indígenas una vida prudente", *América, encuentro y asimilación*, Actas, segundas jornadas de historiadores americanistas, Santa Fe, Granada, Diputación Provincial de Granada, Sociedad de Historiadores Mexicanistas, 1989:97-108.

En arrivant au Mexique, les missionnaires traduisirent en premier lieu, dès le XVI^e siècle, les fables d'Esopé en nahuatl. Puis, au siècle suivant, les Jésuites entreprirent la traduction des *exempla* qui se taillèrent dans les sermons en nahuatl une place de choix qu'ils conservèrent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Un bon nombre de ces sermons jésuites en nahuatl existent sous la forme de manuscrits disséminés dans des bibliothèques, au Mexique (principalement à la Bibliothèque Nationale de México) ou aux Etats-Unis (Bancroft Library), et d'un catéchisme imprimé (PAREDES 1759). Ces prêches, ainsi que les *exempla* qu'ils renferment, sont encore inédits à l'exception d'un *exemplum* édité par Angel María Garibay et de trois *exempla* dont j'ai publié l'analyse².

Ces textes présentent un grand intérêt pour la recherche des mécanismes de l'adaptation et de la traduction mis en oeuvre par les Européens à leur arrivée dans le nouveau monde. En effet, la littérature d'*exempla* circulait dans toute l'Europe de la Renaissance. Il est donc possible de comparer les *exempla* de l'ancien monde à ceux popularisés au Mexique et de poser la question suivante : la découverte en Amérique de populations et de langues inconnues a-t-elle incité les Jésuites à transformer le contenu de leurs prêches ? Et si la réponse est affirmative, à quelles transformations ont été sujets les *exempla* traduits en nahuatl ?

Dans le cadre de cet article, j'exposerai brièvement des analyses qui seront publiées de façon plus approfondie dans un ouvrage et envisagerai tour à tour trois facteurs de transformations : le choix du corpus, son caractère exemplaire et enfin sa traduction en nahuatl.

1° Le choix du corpus

Les Jésuites effectuèrent-ils une sélection dans le corpus des *exempla* diffusés dans l'ancien monde ? Certes, ils ne purent traduire les milliers d'*exempla* qui circulaient alors en Europe. Il est donc logique de supposer que les quelques centaines de récits traduits proviennent d'un choix et l'on pourrait penser que celui-ci fut opéré de façon à privilégier les histoires les plus proches de la réalité indienne, ou les plus à même d'être comprises par un auditoire indien : celles qui se situaient dans un environnement paysan, ou qui provenaient des missions jésuites dans le nouveau monde par exemple. Or il n'en fut rien.

Le choix fut opéré parmi les *exempla* les plus connus dans l'Europe de la Renaissance, et ceux-ci se déroulaient le plus souvent au coeur des monastères ou dans les antichambres des palais, dans un environnement totalement étranger aux Indiens. Prenons en exemple les trois récits que j'ai analysés et publiés et qui sont représentatifs du corpus. La "chasse infernale du seigneur de Nevers" provenait de la vision qu'eut le seigneur de Nevers d'un couple damné et que recueillit un moine cistercien français du XII^e siècle, Hélinand de Froidmont. Le récit passa ensuite en Italie où on le retrouva dans la littérature profane, parmi les nouvelles du

² Angel María GARIBAY a publié avec un court commentaire "el ladrón y la serpiente", tiré de Ignacio Paredes (*Promptuario Manual Mexicano*, México, Imprenta de la Bibliotheca Mexicana, 1759), dans : *Llave del Náhuatl*, México, Porrúa, 1961:189-190 et 323. J'ai publié les trois analyses suivantes : (1) "La chasse infernale du seigneur de Nevers, évolution d'un récit édifiant en nahuatl (XVIIe-XVIIIe siècle)", *Amerindia* 15, 1990:135-156. (2) "Rudingerus l'ivrogne, un "exemplum" médiéval au Mexique", *Vingt Etudes sur le Mexique et le Guatemala*, publiées par Alain Breton, Jean-Pierre Berthe, Sylvie Lecoin, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, collection Hespérides, p. 267-297. (3) "El discípulo de Silo, un aspecto de la literatura náhuatl de los Jesuitas del siglo XVIII", *Estudios de Cultura Náhuatl*, vol. 22, 1992:345-379.

Décameron de Boccace. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, il faisait partie du bagage culturel des Européens cultivés. Tel est également le cas du "disciple de Silo" qui, à l'origine, est un maître en philosophie de Paris du XII^e siècle qui quitte le milieu monacal pour enseigner dans une de ces écoles urbaines qui plus tard donneront naissance à l'université. L'un de ses disciples lui apparaît environné de flammes, et recouvert d'une sueur brûlante dont il perce la main du maître. Non seulement l'histoire était connue et citée lors des discours prononcés dans les universités et les évêchés, comme je l'ai montré, mais, de plus, des gens de l'époque revivaient en pensée l'épisode de la goutte de sueur enflammée, comme le fit par exemple un moine polonais en 1590.

Mon troisième *exemplum* dévoile un autre critère de choix. Il s'agit de "Rudingerus l'ivrogne", un chevalier vivant dans le diocèse de Cologne à la fin du XII^e siècle qui s'adonnait au vin et apparut damné à sa fille. Le récit, tout en figurant dans les recueils classiques du Moyen âge, n'était pas particulièrement en vogue aux XVI^e et XVII^e siècles. Il fut certainement choisi par les Jésuites car il était l'un des seuls traitant de l'ivresse, qui représentait, aux yeux des évangélistes, le principal "vice indien".

Ce n'est donc pas dans la sélection des récits que s'est opérée l'adaptation à un nouvel auditoire. Dans l'ensemble, les Jésuites ont puisé librement dans le corpus le plus connu et traduit des exemples qu'ils utilisaient également dans les prêches destinés à la population espagnole de la Nouvelle-Espagne, pour tout ce qui concernait les péchés en général. Seul les vices propres aux Indiens ont motivé de leur part la recherche d'exemples particuliers.

Ces conclusions rejoignent les remarques concernant la sélection des fables d'Esopé traduites en nahuatl (VOLLMER 1989). Dans l'Europe du XVI^e siècle circulaient 600 fables. Il n'y en eut que 47 traduites en nahuatl à partir d'une édition (la Accursiana) qui en comptaient 144. Cependant, à l'exception de certaines fables qui furent écartées en raison des dangers manifestes que représentait en leur sein la description de coutumes païennes, la majorité d'entre elles semblent avoir été traduites dans l'ordre dans lequel elles venaient, avec parfois des interruptions. Le traducteur s'arrêta définitivement à la 75^e fable de la Accursiana. Si l'adaptation à un nouvel auditoire ne guida pas un choix des thèmes, elle se produisit néanmoins dans d'autres domaines.

2° Le caractère exemplaire

L'auteur de l'étude sur les fables d'Esopé remarque une transformation de la morale des fables dans la version nahuatl et propose l'exemple suivant : une perdrix grandit au milieu de poules qui la traitent mal. Elle s'en attriste jusqu'au moment où elle découvre que les poules ne se traitent pas mieux entre elles. La morale de la Accursiana est la suivante : la fable enseigne que les gens prudents tolèrent facilement d'être traités avec arrogance par des étrangers lorsqu'ils voient que ceux-ci ne respectent pas leurs propres congénères. Dans la fable en nahuatl, la morale devient : il ne faut pas se désespérer des mauvais traitements; ceux-ci sont le lot de tout un chacun, même riche et puissant (VOLLMER 1989:103-104).

La transformation de l'exemplarité des récits, possible dans le cas de fables très simples, est encore plus aisée à réaliser dans le cas d'*exempla* retraçant des histoires plus complexes. Ceux-ci peuvent par définition servir d'exemples à des morales très diverses. Prenons le cas de "Rudingerus l'ivrogne", qui est pourtant un récit linéaire débutant par l'ivresse et s'achevant sur la vision du damné. Il a pu, au cours des siècles servir d'exemple à des notions

bien différentes : au Moyen âge, il a été présenté comme preuve de l'existence du Purgatoire, en montrant que les âmes qui s'y trouvaient avaient la possibilité d'apparaître à leurs proches. Les Jésuites mexicains en ont fait une leçon sur les tourments de l'enfer qui guettent les ivrognes.

On peut faire des remarques comparables à propos de "La chasse infernale du seigneur de Nevers". Cette vision d'un homme et d'une femme se faisant souffrir mutuellement a servi tour à tour à stigmatiser l'adultère, à stabiliser la croyance au Purgatoire, et, pour les Jésuites mexicains, promettre les tourments de l'enfer à tous les concubins, c'est-à-dire à ceux qui ne se mariaient pas devant l'Eglise. Pour sa part, le "Disciple de Silo" a connu un sort encore plus étrange. La vision qu'eut un jour un maître de son défunt disciple environné de flammes permit à l'origine d'opposer les mérites du milieu monacal aux dangers des écoles urbaines; puis, de façon inattendue, elle fut proposée par les Espagnols du XVII^e siècle à l'appui de prêches stigmatisant la "mauvaise confession". Dans cette version, le maître en philosophie Silo devient un ecclésiastique dont un disciple à l'agonie réalise une confession sans repentir avant d'apparaître damné pour cette raison. Enfin, pour les Jésuites mexicains, la vision de Silo est exemplaire de la mort soudaine qui guette même les plus jeunes et les plus riches, comme elle a frappé le disciple, et qui peut vous mener en enfer si l'on n'est pas constamment préparé à se présenter au juge suprême.

Il est important de souligner que l'adaptation à un nouveau contexte ne se fondait pas tant sur le choix des récits que sur la morale que l'on en retirait. C'est cela, en effet, qui a orienté la traduction de l'espagnol au nahuatl. Loin de poser de simples problèmes d'équivalences lexicales ou de chercher à exprimer des concepts dans une autre langue, la traduction des *exempla* s'est attachée à développer une morale bien précise et à susciter dans l'auditoire certaines émotions. Pour ce faire, elle a effectué sur la langue nahuatl un travail d'enrichissement de certains vocabulaires; elle a développé la rhétorique des émotions qu'elle voulait susciter chez les Indiens. Bref, tout ce travail propre à la traduction que l'on va exposer maintenant ne peut être abordé sans comprendre au préalable que la transposition d'une littérature exemplaire dans le contexte mexicain ne s'est pas fondée sur la sélection des récits mais sur celle de leur morale.

3° La traduction

Au coeur des efforts d'évangélisation des Jésuites mexicains se situe la confession. Les débuts du christianisme avaient connu la confession sous forme d'une pénitence publique, qui peu à peu s'était transformée en une conversation entre un pénitent et un confesseur, obligatoire une fois l'an avant la communion de Pâques (quatrième concile de Latran, 1215). Soigneusement examiné au concile de Trente en 1551, le sacrement de pénitence, devenu le moyen le plus important de direction des consciences en Europe, se tailla une place centrale dans l'évangélisation du nouveau monde.

Les sentiments que les prédicateurs désiraient éveiller dans l'auditoire pour le préparer à la confession étaient la peur et la tristesse. J'ai présenté (DEHOUE 1990:144-145) plusieurs extraits de rapports jésuites sur leurs missions qui montrent des Indiens se résoudre à la confession dans un extraordinaire état de trouble. Ceux-ci écoutaient le sermon en répandant de nombreuses larmes ou se présentaient avec tous les symptômes d'une tristesse profonde (décrite par de nombreux termes tels que : *llorar amargamente, desconsolado en el alma, desesperado, con el rostro demudado, llorando y gimiendo, con grande sentimiento y*

muchas lágrimas...) et d'une peur incontrôlée (*atemorizado, con miedo y espanto, temblando, atemorizado y espantado*).

Pour provoquer ces émotions, les Jésuites présentaient des visions épouvantables de mort soudaine, de châtement divin et d'enfer. J'ai dit plus haut que les trois *exempla* étudiés, destinés au Moyen âge à prouver la réalité du Purgatoire, s'étaient, au Mexique, transformés en preuves de l'existence de l'enfer et de la damnation (La chasse infernale, Le disciple de Silo et Rudingerus l'ivrogne). De plus, chacun de ces récits place un châtement divin à l'origine de la mort de son héros, et dans le cas du disciple de Silo, la mort est soudaine et frappe un jeune homme dans la force de son âge.

Lorsque les Jésuites entreprirent l'adaptation des *exempla*, ils disposaient déjà d'un matériel linguistique destiné à l'évangélisation. Celui-ci avait été produit par les premiers clercs qui, au XVI^e siècle, avaient tenté de trouver des équivalences aux termes théologiques fondamentaux et cherché comment nommer Dieu, les saints, les péchés, les sacrements et les vertus. Une partie de ce matériel se trouvait donc dans les manuels de confession, catéchismes et recueils de sermons du XVI^e siècle. Il existait aussi une autre sorte de matériel moins directement théologique. Nous connaissons son importance notamment par ce manuscrit de la Bancroft Library (n° 58) dans lequel une main jésuite du XVII^e siècle a recopié les métaphores et expressions élégantes recueillies par Fray Bernardino de Sahagún, ainsi que des traductions de fables d'Esopé.

Les visions redoutables et les émotions qu'elles provoquaient étant le principal ressort de la prédication, les Jésuites furent amenés à développer entre autres la rhétorique de l'effroi et de la tristesse qu'en raison de son importance nous allons prendre ici comme exemple des procédés mis en oeuvre. Ils entreprirent de retravailler le matériel linguistique plus ancien afin de sélectionner et d'enrichir certains vocabulaires. La recherche d'une rhétorique spécifique à ces émotions se fonda sur le principe du "parallélisme". Il s'agit là d'un procédé typiquement indien que Garibay a résumé de la façon suivante : "C'est comme si le nahuatl ne concevait les choses que sous une forme binaire. Ce dualisme de conception est l'un des phénomènes les plus importants de la langue" (GARIBAY 1961:117). Garibay distingue trois procédés. La "diffusion synonymique" repose sur la répétition de termes redondants de même signification. Le *difrasismo* consiste à associer deux vocables pour exprimer un troisième sens (par exemple **in atl in tepetl** "l'eau, le mont" signifient "le village"). Le troisième procédé auquel il donne précisément le nom de "parallélisme" permet d'associer deux phrases complémentaires synonymes. Les Jésuites, pour leur part, utilisèrent surtout la "diffusion synonymique" et multiplièrent les paires de mots (verbes et noms) décrivant l'effroi et la tristesse. Ce travail fut réalisé en plusieurs étapes.

3.1. Le choix des racines

Dans un premier temps, ils sélectionnèrent un vocabulaire de base de la peur et de la tristesse.

La peur : (les traductions proviennent de Rémi SIMEON 1977)

izauia (nino, nite) : *extrañar(se), escandalizar(se)*

maui tener miedo donne **mauhqui temeroso, mauhca por temor, mauh-tia tener miedo**

miqui morir, desmayarse : donne **mic-tia: matar, mihca** : *muerte*

uiuiyoca temblar de frío

zoneua (nino, nite) : *exaltar(se), agitar(se), sublevar(se)*

zotlaua (nino, nite) : *desmayar (se), debilitar (se)*

La tristesse :

choca : *llorar*

elciciui : *suspirar*

ixayo-tl : *lágrimas*

patz-micqui : *afligirse, atormentarse* de **patzoa** : *presionar*; **miqui** : *morir*

tequipachoa (nino) : *estar preocupado*

tlanaui : *estar muy enfermo*

tlacocoya : *estar triste, afligirse*

yol-cocoa (nino, nite) : *dar (sentir) pena, tristeza*

Les racines rassemblées ci-dessus proviennent d'*exempla* jésuites rédigés entre le début du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle.

Le choix des racines varia avec le temps. Ainsi, pour exprimer l'effroi, les *exempla* les plus anciens se fondèrent sur **maui** "avoir peur" et **miqui** "mourir". De ces deux termes, seul le premier, **maui**, fut largement utilisé par la suite. Les premières traductions firent également appel à une racine qui disparaîtra complètement par la suite : **uiuiyoca** "trembler de froid". Les *exempla* postérieurs conservèrent **maui** et mirent à profit de nouveaux termes : **izauia** "effrayer", **zoneua** "s'agiter", **zotlaua** "s'évanouir". Il apparaît ainsi que des traductions successives sélectionnèrent peu à peu un vocabulaire de base.

Cette sélection se manifeste dès le XVII^e siècle puisqu'un certain nombre de termes exprimant la peur ont été écartés dès l'abord. En effet, le vocabulaire de Molina (1571, 1966: 388) cite parmi les dérivés de **maui** un bon nombre de mots, qui faisaient vraisemblablement partie d'un vocabulaire de la guerre chez les anciens Aztèques et qui ont été éliminés par les Jésuites dès leurs premières traductions. Citons à titre d'exemple :

mauhca-tlayezoa : *regular en la batalla*; **mauhca-tlatoa** : *hablar con temor*; **mauhca-axixa** : *cagarse de miedo*; **mauhca-zonequi** : *mearse de miedo*; **mauhca chiquili-tzatzi** : *dar gritos de temor*.

Il faut enfin noter que la sélection de racines exprimant la tristesse fut postérieure à celle des termes de la peur. Les premiers *exempla* ne contiennent en effet qu'un vocabulaire de l'effroi. Les mots décrivant la tristesse ne font leur apparition qu'à partir du début du XVIII^e siècle et sont alors systématiquement associés à la peur.

3.2. La multiplication des formes grammaticales

Un procédé pour multiplier les termes consista à utiliser une même racine dans un grand nombre de formes grammaticales. Ainsi, **elciciui** "soupirer" apparaît-il aux différents temps du verbe (**n-elcicihui-ya** : "je soupirais") et comme nom (**elcicihuiliz-tica** : "avec des soupirs"). **Izahuia** "s'effrayer" est attesté aux différents voies, active et pronominale, du verbe (**o-m-izahui** : "il eut peur"; **nech-izahuia** : "il m'effraya") et comme adjectif (**teizahui** : "effrayant"; **teizahui-can** : "endroit effrayant"). Il en va également de même, par exemple, de **mauh-tia** "effrayer" utilisé à la voie réflexive (**qui-ma-mauhti-aya** : "le faisait mourir de frayeur"), à la voie passive (**o-mo-mauhti** : "il s'effraya") et sous forme d'adjectif (**te-mauhti-can** : "endroit effrayant").

3.3. L'association des racines

Une même racine fut systématiquement accolée à d'autres.

Mauhca "de peur" fut associé à **micqui** "mourir", ainsi qu'à **zonehua** "s'effrayer":

mauhca-miqui-ya "il mourait de peur", **qui-mauhca-mic-ti-aya** "le faisait mourir de peur";
mauhca-zonehua-ya "il s'effrayait de peur", **o-mo-mauhca-zonehua** "il eut peur de frayer".

Nemi "vivre" fut associé à **micqui** "mourir", ainsi qu'à **zotlahua** "s'évanouir", **tlaox** "triste" et **tlanaui** "être à l'agonie" :

mauhca-mic-ti-nenca, **mauhca-mic-ti-nemi-ya** "vivait mort de peur", **yol-zotlahu-ti-nemi-ya** "vivait avec le coeur transi", **tlaox-ti-nemi-ya** : "vivait dans la tristesse", **ni-tlanaui-ti-nemi-z** "je vivrai à l'agonie".

Mihca "mort" fut associé à **xayaca-tl** "figure" et **tlaca-tl** "homme":

ti-mihca-xayaqu-e "tu as une figure de mort"; **ça iuhquin mihca-tlacatl ic nenca** "vivait comme un homme mort".

On trouve enfin des associations plus rares avec **maca** "donner" : **mitz-ne-tequipachol-maca** "te cause de la tristesse", et **catca** "était" : **yol-patzmic-ti-catca** "avait le coeur serré".

3.4. La formation de paires

Les termes obtenus furent placés en paires, en utilisant deux types de procédés. Le premier associe dans un même couple deux termes différents tous deux adjoints à un troisième mot (par exemple : **mauhca-miqui-ya**, "il mourait de peur" - **mauhca-zonehua-ya**, "il s'effrayait de peur"). Selon le second, deux racines différentes sont utilisées dans une même forme grammaticale (**o-m-izahui**, "il eut peur" - **o-mo-mauhti**, "il s'effraya"). Les paires ainsi obtenues répondent donc à une définition précise du parallélisme comme "l'opposition de deux termes dans une structure répétée à l'identique" (MONOD-BECQUELIN 1986:8), celle-ci étant obtenue dans le premier cas par la répétition d'un même terme (ici **mauhca**) et, dans le second, par le recours à une même forme grammaticale.

-a) la peur

o-m-izahui "il eut peur"

o-mo-mauhti "il s'effraya"

o-m-izahui-que "s'effrayèrent"

o-mo-mauhti-que "s'épouvantèrent"

mauhca-miqui-ya "il mourait de peur"

mauhca-zonehua-ya "il s'effrayait de peur"

nech-mauhca-mic-tia "me fait mourir de frayer"

nech-izahua "m'épouvante"

o-yol-zotlahu "il s'évanouit"

o-mo-mauhti "il s'effraya"

qui-yol-zotlahu-ti-a-ya "le faisait défaillir"

qui-mamauhti-a-ya "le faisait mourir de frayer"

o-mo-mauhti "il s'effraya"

o-mo-mauhca-zonehua "il eut peur de frayer"

yol-zotlahu-ti-nemi-ya "vivait avec le coeur transi"

mauhca-mic-ti-nemi-ya "vivait mort de peur"

cenca teizahui "très effrayant"

cenca temamauhti "très terrifiant"

temauhti-can "endroit effrayant"

teizahui-can "endroit épouvantable"

b) La tristesse

ixayo-tica "avec des larmes"

elcicihuiliz-tica "avec des soupirs"

ni-choca-ya "je pleurais"

n-elcicihui-ya "je soupirais"

ni-mo-yol-cocoa-ya "je me lamentais"

ni-choca-ya "je pleurais"

mo-tlaocoyaliz "ta douleur"

mo-tequipachol "ta préoccupation"

mitz-tlayocoyal-tia "te rend triste"

mitz-ne-tequipachol-maca "te cause de la tristesse"

ni-tlanauh-ti-nemi-z "je vivrai à l'agonie"

ni-tlaocox-ti-nemi-z "je vivrai dans la tristesse"

tlaocox-ti-nemi-ya "vivait dans la tristesse"

yol-patzmic-ti-catca "avait le coeur serré"

c) association de la peur et de la tristesse

in zacepa mauhca-mic-ti-nemi-ya "vivait toujours mort de peur"

in zacepa tlaocox-t-nemi-ya "vivait toujours dans la tristesse"

yol-zotlahuh-ti-nemi-ya "vivait avec le coeur transi"

mauhca-mic-ti-nemi-ya "vivait mort de peur"

tlaocox-ti-nemi-ya "vivait dans la tristesse"

qui-yol-zotlahuh-tia-ya "le faisait défaillir"

qui-mamauhtia-ya "le faisait mourir de frayeur"

qui-patzmictia-ya "lui serrait le coeur"

Par combinaison des termes de base, les *exempla* les plus récents finirent par obtenir un grand nombre de paires. Il faut remarquer que certaines d'entre elles correspondaient à des paires existant en espagnol. Les *exempla* rédigés dans cette langue avaient en effet coutume d'utiliser, comme procédé rhétorique, des couples de synonymes associés par la conjonction de coordination "et" (*y*). Certaines paires nahuatl correspondent exactement à la paire espagnole. C'est le cas de :

turbóse y asustóse : **o-m-izauí o-mo-mauhti** "il eut peur et s'effraya"

llorar y gemir : **choca elcicihui** "pleurer et gémir"

con lágrimas y suspiros : **ixayo-tica elcicihuiliz-tica** "avec des larmes et des soupirs"

Il faut remarquer que les deux premières paires sont attestées dans les textes du XVI^e siècle (SAHAGUN et OLMOS, dans LAUNEY 1980, t. 2). Si elles ont été sélectionnées du fait de leur ressemblance avec l'espagnol, ce choix a donc dû se produire très tôt après l'arrivée des missionnaires espagnols.

Cependant, les paires sont bien plus nombreuses et variées en nahuatl qu'en espagnol, ce qui témoigne d'un travail spécifique des Jésuites sur cette langue. De plus, l'association, au sein d'une même paire, de termes exprimant la peur et la tristesse est remarquable car elle n'existe pas dans la littérature aztèque du XVI^e siècle et apparaît comme un produit manifeste du travail jésuite. Celui-ci prit des années et cette association ne devint courante que dans les *exempla* les plus tardifs.

Conclusion

Ce rapide exposé sur l'adaptation des *exempla* dans la langue nahuatl permet de poser des questions plus générales sur la traduction. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, celle-ci se présente comme un ensemble de procédés bien plus complexe qu'une simple recherche des équivalences entre l'espagnol et le nahuatl. Les moyens mis en oeuvre pour traduire semblent dépendre étroitement de la nature des documents à exprimer dans une autre langue et il faudrait sans doute distinguer plusieurs sortes de traductions en fonction du type de textes traduits.

Dans le cas des *exempla*, la traduction dépend du type d'adaptation mis en oeuvre dans ces récits à leur arrivée dans le nouveau monde. Au sein de l'Europe de la Renaissance, la littérature exemplaire, largement diffusée, subissait des transformations constantes, moins liées au contenu des récits qu'à leur caractère exemplaire. Ainsi, un même *exemplum*, "La chasse infernale du seigneur de Nevers", fut-il utilisé pour délivrer deux messages inverses : d'une part, les dangers de l'adultère lorsqu'il était dit dans un sermon, de l'autre, les charmes de l'amour lorsqu'il figurait dans les nouvelles profanes de Boccace. L'adaptation des récits au monde indien se fonda sur le même rouage : la transformation de leur morale.

Les Jésuites conservèrent donc un corpus de récits connus sur lesquels se greffait une glose. A la traduction, ceux-ci furent destinés à promouvoir la frayeur et la tristesse dans le but d'inciter à la confession. C'est dans ce cadre que doit être considérée la traduction en nahuatl. Celle-ci ne chercha pas seulement à conter une histoire dans une autre langue, mais à développer des procédés rhétoriques visant à susciter certaines émotions dans l'auditoire indigène. J'ai pris l'exemple de l'effroi et de la tristesse, particulièrement développés dans les traductions jésuites, et montré comment la sélection de racines, leur utilisation dans des formes grammaticales variées et leur association à d'autres racines parvenaient à enrichir le vocabulaire de ces émotions. Celui-ci était alors formulé en paires, dans le cadre d'un certain procédé de parallélisme, d'origine nahuatl, sélectionné parmi d'autres procédés existants dans la langue. La traduction des *exempla* est donc à replacer dans ce qui apparaît comme une spécificité du Mexique colonial : l'existence d'une tradition ecclésiastique qui a travaillé et enrichi le nahuatl plusieurs siècles durant.

BIBLIOGRAPHIE

DEHOUE, Danièle

- 1990 "La chasse infernale du seigneur de Nevers, évolution d'un récit édifiant en nahuatl (XVIIe-XVIIIe siècle)", *Amerindia* 15:135-156.
- 1991 "Rudingerus l'ivrogne, un "exemplum" médiéval au Mexique", *Vingt Etudes sur le Mexique et le Guatemala*, publiées par Alain Breton, Jean-Pierre Berthe, Sylvie Lecoïn, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, collection Hespérides, p. 267-297.
- 1992 "El discípulo de Silo, un aspecto de la literatura náhuatl de los Jesuitas del siglo XVIII", *Estudios de Cultura Náhuatl*, vol. 22:345-379.

GARIBAY, Angel María

- 1961 *Llave del Náhuatl*, México, Porrúa.

KARTTUNEN, Frances

- 1983 *An Analytical Dictionary of Nahuatl*, Austin, University of Texas Press.

LAUNEY, Michel

- 1980 *Introduction à la langue et à la littérature aztèques*, Paris, L'Harmattan, 2 t.

MOLINA, Alonso de

- 1966 *Vocabulario Nahuatl-Castellano, Castellano-Nahuatl (1571)*, México, réimpr. Colofón, .

MONOD-BECQUELIN, Aurore

- 1986 "Le sang et le corps ou le blanc et le noir ? Contribution à l'étude du parallélisme dans la tradition orale des Maya", *Journal de la Société des Américanistes*, p. 7-33.

PAREDES, Ignacio

- 1759 *Promptuario Manual Mexicano*, México, Imprenta de la Bibliotheca Mexicana,

SIMEON, Rémi :

- 1986 *Diccionario de la Lengua Nahuatl o Mexicana (1885)*, México, Siglo XXI.

VOLLMER, Gunter

- 1989 "Esopo para mexicanos o el intento de enseñar a indígenas una vida prudente", *América, encuentro y asimilación*, Actas, segundas jornadas de historiadores americanistas, Santa Fe, Granada, Diputación Provincial de Granada, Sociedad de Historiadores Mexicanistas, p. 97-108.